

Mais oui, navrance que le sort de ces pauvres diables !

Navrance que le sort de ces épaves conservant toujours fièrement le souvenir des grands passés !

Navrance que ces quelques planches d'épingle mal noircies qui portent les restes d'un homme, tandis que les mannequins qui les ont exploités toute leur vie charrient leur insolentement grasse ou leur dégoûtement maigre personne en voiture à deux chevaux dans les rues de la cité !

CANADIEN.

POLICE SANITAIRE

—Connaissez-vous le *Gil Blas* illustré ? me demandait l'autre jour un officier de douanes.

—Oui.

—Quelle sorte de journal est-ce ? Pensez-vous que ce soit un journal dangereux, un journal immoral ?

—Oui.

—Le lisez-vous, le recevez-vous ?

—Oui.

—Mais, comment ? Vous le trouvez mauvais et vous le lisez. Vous le jugez dangereux et vous le recevez, comment pouvez-vous accorder ces deux idées ?

—Je ne les accorde pas, parce qu'elles appartiennent à un ordre d'idées différent et qu'on ne peut pas plus additionner des idées divergentes que des facteurs d'autre nature, des pommes de terre et des piastres que des citrouilles et les cheveux de ce brave calambourgeur de Lajoie. Je lis ces journaux, moi, sachant qu'ils sont mauvais et m'attachant intentionnellement à y trouver ce que je sais y trouver.

—Alors, vous ne croyez pas que l'on en doive interdire l'entrée au Canada ?

—Non.

—Mais votre assertion est toute immorale, indécente, perverse.

—Pardon, *distinguo* : j'ai dit qu'il n'y avait aucune difficulté ni aucun inconvénient à transporter dans les malles de Sa Majesté des jour-

naux même mauvais. Le danger, c'est la mise en circulation.

Le coupable, c'est celui qui remet entre les mains d'enfants ou fait circuler parmi des innocents des pistolets qui sont chargés et bourrés de vice jusqu'à la gueule. Voyons, croit-on qu'à moi, Duroc, cela puisse faire quelque chose de considérer le nû du *Fin du Siècle* ou le décolleté du *Gil Blas* ? croit-on que cela puisse faire quelque chose à Tardivel où à un autre dur à cuir.

Je les verrais " nus du haut jusqu'en bas que toute leur peau ne me tenterait pas," a dit Molière en termes plus élégants, je crois, et surtout plus rythmés, mais ceux-ci rendent bien ma pensée. Mais je m'oppose formellement à l'exhibition, à la licence de la rue et à la propagation du vice.

Le vice est chez nous, avouons-le, à l'état prophylactique, ne laissons pas les vibrions procréer l'épidémie.

Défendons l'exposition des œuvres malsaines, pornographiques, immorales ; mais qu'on n'arrête pas pour cela la liberté de penser, de voir et d'agir. Laissons aux intellectuels le droit de voir et le pouvoir d'agir. Laissons le mal provoquer la réaction du bien dans les cerveaux qui sont à même de discerner et de faire le départ mental entre la dénonciation qui flétrit et la réclame qui exalte.

Laissons venir la presse française, bonne ou mauvaise, mais *sous bande*, en gens discrets, en gens du monde.

Elle n'est pas pire que celle qui s'imprime ici, mais elle est mieux écrite, et les vilaines choses passent, même quand elles sont dites en termes galants ou que le geste est beau.

Surveillons la rue, voilà l'essentiel, mais laissons les brebis à leurs pasteurs et les journaux aux lecteurs.

DUROC.

Le gouvernement Taillon vient de remporter une victoire morale épatante dans la Division Centre. L'honorable premier ministre devrait endosser son surplis des dimanches DOUBLES et chanter un *Te Deum* de sa belle voix de baryton qu'il manie si bien. Ça pourrait lui attirer des grâces toutes particulières pour la prochaine élection.